

JO WITEK

UN JOUR J'IRAI CHERCHER

MON PRINCE EN SKATE



Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

UN JOUR J'IRAI CHERCHER MON PRINCE EN SKATE

“Il va falloir vous accrocher parce que la puberté, c’est complexe. Cette histoire n’est pas pour les mioches, je vous préviens. Si vous croyez encore aux princes qui arrivent sur un cheval blanc un matin et vous envoient un texto « Salut, mon ange, je passe te prendre en scooter devant chez toi ! Tu as gagné à la grande loterie de mon cœur ! », laissez tomber ! Mon aventure n’est pas pour vous.”

Avec son physique de sportive, son caractère caustique et ses jeans troués, Fred se dit qu’elle risque d’attendre longtemps son premier baiser. Alors, assez des contes de fées, Fred préfère rester elle-même et enflammer le bitume sur son skate...

UN JOUR J'IRAI CHERCHER
MON PRINCE EN SKATE

À mes filleuls, Indiana, Bérénice, Joseph et Axel.

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin assisté de Fanny Gauvin.

Directeur de création : Kamy Pakdel.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2013

ISBN 978-2-330-02519-9

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD 

JO WITEK

UN JOUR J'IRAI CHERCHER

MON PRINCE EN SKATE

1

LE DÉBUT DE LA FIN

IL ÉTAIT UNE FOIS, MOI. 14 ans, 1,65 m, 58 kg, une humaine du genre féminin. Tour de poitrine ? Vraiment rien à signaler : c'est génétique, maman a le même. Je ne suis pas du genre à faire tourner les têtes. Je n'ai pas non plus des jambes de gazelle, ni une tignasse de gitane. Je danse comme un balai et je déteste le maquillage, le shopping, les magazines et, par-dessus tout, la manucure. Je ne monte pas à cheval le mercredi dans un haras chic et je ne crie pas comme une hystérique dès que je vois un chanteur au brushing bien lisse à la télé. De plus, je pratique assidûment le skateboard trois fois par semaine à un niveau de compétition nationale. Vous l'aurez compris : à la base, j'étais très mal partie dans ma vie sentimentale. Je ne sais pas pourquoi, mais les garçons ont toujours eu plus envie de me taper dans le dos que de m'embrasser. En plus, je m'appelle Frédérique. C'est vraiment pathétique.

Si vous avez mon âge et que vous n'avez jamais embrassé de garçon ou de fille, ne paniquez pas ! Cette histoire est pour vous et pour tous ceux qui se sentent rejetés des grandes romances.

Il était une fois, donc, moi, une fille normale, qui à onze ans a fait son entrée dans le monde magique et merveilleux de l'adolescence. Boutons, cheveux gras, fringale, kilos en trop, règles douloureuses et envie obsédante d'embrasser un garçon. Au début, j'étais comme les copines. Je m'accrochais aux contes de fées de mon enfance. La robe à paillettes, le prince, la musique, la valse et tout le bazar. J'y croyais à fond. Jusqu'à l'âge de douze ans en tout cas. Après, j'ai commencé à remettre sérieusement en cause ces histoires d'amour prêtes à consommer.

La première déception a eu lieu à ma première réception. J'avais invité quelques camarades à une fête pour mon anniversaire, des filles et bien sûr des garçons. Comme les copines, je me suis glissée dans le rôle de la potiche endimanchée qui attend qu'on la choisisse, tel un gâteau crémeux dans une pâtisserie de quartier. On était là toutes pimpantes, faisant semblant de papillonner, de rire légèrement en avalant nos sodas bon marché, mais en réalité on savait bien que la course contre la montre avait commencé. 5, 4, 3, 2, 1 : partez ! La chasse aux garçons est ouverte, les filles, et vive la puberté ! À partir de onze ans, c'est comme ça, faut devenir quelqu'un et prouver au reste de la société qu'on est normale. Et être "normale" quand on est une fille, c'est plaire à un garçon. Pour les filles, le mode d'emploi paraît simple et de tradition millénaire :

ON ATTEND. ON POIREAUTE. ON PAPOTE EN PAILLOTES.

C'est écrit dans les contes de fées. La fille attend, elle n'a que ça à faire dans la vie ! Un jour, ton prince

viendra et il t'emmènera. *Ne bouge pas, baby, et fais-toi jolie!* À cinq ans, ça a l'air vraiment cool comme programme. Hyper magique et enivrant d'attendre un prince dans une robe en tulle. À onze, ça fout vraiment les boules. Surtout quand on est une fille banale, qu'on est un peu ronde et qu'on s'appelle Fred.

ATTENDRE D'ÊTRE CHOISIE.

Ne rien faire, rire bêtement, glousser, roucouler, faire bouger son brushing en espérant qu'un prince, ou même son valet, daigne vous adresser la parole. Je crois que c'est à cette première soirée que j'ai compris que les êtres humains n'étaient pas égaux. Enfin, pas en séduction. Au bout de deux heures, je me suis retrouvée gonflée de chips et de sodas avec de la peau de saucisson coincée entre les dents. Je me suis goinfrée en attendant. C'était ma première surprise-partie. Tu parles d'une surprise ! Un monde s'est écroulé ce jour-là. C'est toute mon enfance qui a fini dans la poubelle avec les gobelets et les serviettes en papier usagées.

De rage, je me suis replongée dans la lecture de *Cendrillon*. Je voulais comprendre ; ce fut démoralisant. Dans les contes, les filles banales n'ont jamais le droit aux premiers rôles. En tout cas, pas celles qui ne sont ni douces, ni obéissantes, ni hyper jolies. En relisant les contes merveilleux de mon enfance merveilleuse, j'ai vite compris qu'avec mon sale caractère et mon physique de sportive, je risquais d'attendre mon prince très longtemps.

Voilà. C'est comme ça que ma vie amoureuse a commencé. Avec un kilo en plus (à cause des chips, des sodas et du saucisson) et un grand découragement.

2

LA GUERRE DES BOUTONS

ENSUITE, LES BOUTONS SONT ARRIVÉS, à peu près en même temps que les règles et que mon sein droit. Oui, chez les filles, c'est comme ça, les seins ne poussent pas en même temps. Ça non plus, on ne nous l'avait pas dit quand on nous lisait des contes de fées. À mon entrée en cinquième, j'étais encore une petite fille gracieuse et souriante. Six mois plus tard, j'étais métamorphosée en zombie. Un monstre boutonneux aux cheveux gras qui s'est mis à saigner une fois par mois en hurlant : "MAAAMANNN! J'ai mal au ventre!"

Le pire a sonné quand ont commencé les cours de natation. Je longuais les murs. Surtout les jours de règles avec mon mini-tampon "spécial jeunes filles" que je mettais toujours de travers. J'avais peur qu'il glisse, qu'il flotte à la surface sous les yeux de tous mes camarades. J'imaginai une piscine de sang et le rire des élèves me mitrailler dans mon maillot de bain trop serré. Horrible! On s'invente les pires cauchemars quand on est ignorante, et ça, je l'étais vraiment à douze ans : IGNORANTE.

Certaines filles en maillot ressemblent à des gravures de mode non *photoshopées*. Elles sont belles, elles le savent, alors elles mettent à peu près trois fois plus de temps que moi à parcourir la distance du vestiaire des filles au grand bassin. Et les garçons les regardent mine de rien. Ils font semblant de ne pas les voir et elles font semblant de ne pas voir qu'ils font semblant de ne pas les regarder. Vous me suivez? Il va falloir vous accrocher parce que la puberté, c'est complexe. Cette histoire n'est pas pour les mioches, je vous préviens. Si vous croyez encore aux princes qui arrivent sur un cheval blanc un matin et vous envoient un texto "Salut, mon ange, je passe te prendre en scoot devant chez toi! Tu as gagné à la grande loterie de mon cœur!", laissez tomber! Mon aventure n'est pas pour vous.

Je ne voudrais surtout pas tuer des rêves enfantins.
Pour les autres, je vais poursuivre.

Donc, quand les boutons, les règles et mon sein droit sont arrivés, mes chances de décrocher un sourire masculin se sont amenuisées. *Abracadabra et la chevillette cherra*. La chevillette a chu, mais quand la porte s'est ouverte, il n'y avait personne derrière. Pas un rat! Contrairement aux copines, qui elles ont eu le privilège suprême d'être choisies et embrassées. Le matin, cela provoquait des envolées lyriques, du genre :
— Il m'a regardéeee ! Il m'a envoyé un textooo ! Il m'a invitée à aller au cinééé ! Il m'a fait boire dans sa canette de cocaaa !

Oui, je sais, c'est navrant, mais quand un garçon vous choisit, ça procure toujours un immense plaisir. Enfin, c'est ce que je pensais en les observant, si radieuses

les unes après les autres. Au mois de mai de mon année de cinquième, cent pour cent de mes meilleures amies étaient sorties avec un mec. Le stress a commencé à ne plus me lâcher. Et moi ? Et moi ? Et moi ? Rien. Pas un regard de garçon, aucun coup d'œil en biais. Pas un texto. Pas même un sourire. Rien. Juste des claques dans le dos.

— Salut, Fred ! Ça gaze ?

— Salut, Fred, tu me passeras ton interro de maths ?

— Salut, Fred, t'as pas deux euros ? Tu me prêtes ton skate ?

Telles étaient à peu près les seules paroles masculines qui m'étaient destinées. Soirée après soirée, jour après jour, ma vie creusait son sillon dans le grand désert des filles invisibles.

Maintenant que j'ai deux ans de plus, et une certaine maturité, je sais que nous sommes nombreuses à ne pas faire partie de ces "personnes de qualité" qu'invitent les princes des contes de fées. Trop grosse, trop maigre, trop garçon, trop moche, trop cloche, trop handicapée, trop barrée, trop intello ou pas assez riche... nous sommes nombreuses à être des "trop" ou des "pas assez" pour leur plaire. On devrait s'unir entre délaissées ! Se réunir, en discuter, se révolter, au lieu de cela on se terre. On se met en mode autruche, la tête dans le trou. Il faut bien avouer que personne ne se vante de ne pas plaire. Personne n'ose en parler. C'est la honte, un point c'est tout. Pourtant, il y a quand même un sacré problème. Que font les psys ? Parce s'il existe des "trop", et des "pas assez" du côté des filles, il en va de même chez les garçons. Certains

d'entre eux n'ont aucun succès auprès des filles avec leur embonpoint, leurs velours trop courts, leurs cheveux trop gras ou leur timidité malade. À tel point que, parfois, ils ne tentent même pas l'approche féminine, découragés d'entrée de jeu par leur reflet dans le miroir du matin qui leur hurle : "Laisse tomber, vieux, t'es hors circuit !"

Résultat ?

Les filles "trop" ou "pas assez" attendent de devenir "un peu moins" ou "un peu plus" et les garçons sans succès se mettent à jouer aux jeux vidéo tous les week-ends et jours fériés. Chacun ferme ses volets et s'enferme dans la solitude du désespoir. Les laissés-pour-compte n'ont pas du tout l'idée de se mélanger. Ils errent comme des moutons en attendant de devenir quelqu'un ou quelque chose aux yeux des supergagnants à la grande loterie du jeu de la séduction. Le monde est mal fait, quand même. Les filles comme moi attendent un garçon TROP BEAU. Et les mecs pas terribles considèrent les filles de mon genre comme des thons et préfèrent continuer à s'user les yeux sur des créatures sublimes qui affichent outrageusement leur beauté sur le web. À douze ans, je n'avais pas encore réfléchi à tout cela, mais j'ai eu le temps par la suite de gamberger. À cette période, je pensais être la seule délaissée par les garçons. Je poursuivais mon attente, le nez collé contre le cadran de ma montre.

C'EST QUAND QUE COMMENCE MA ROMANCE ?

Je m'accrochais à la moindre pépite d'espoir, comme par exemple un été en bord de mer. Ça allait m'arriver, ça ne pouvait pas être autrement. Mes parents

avaient réservé quinze jours dans un camping en Corse. L'environnement "plage au soleil" semblait propice à mon entrée dans une vie de fille normale de douze ans. C'est ainsi que je pris le bateau pour Ajaccio en croisant les doigts, un caillou porte-bonheur en poche.

3

LE PETIT BAL DU SAMEDI SOIR

DANS LES CONTES, LES BALS sont les autels de l'amour. *The place to be*. C'est là que les princesses se font choisir d'un simple coup d'œil. C'est donc dans cet état d'esprit que je m'étais préparée pour le grand bal du camping des Cigales de Cargèse. Loupiotes multicolores, *dance floor* avec vue sur mer : un décor idéal de conte de fées ou de grande comédie romantique. En plus, j'avais repéré un garçon et j'étais persuadée qu'il m'avait lui aussi dans sa ligne de mire. Nous avons fait du ski nautique ensemble et nous étions les deux seuls à tenir sur l'eau ; ça crée des liens. Il m'appelait Freda et non Fred, je trouvais ce surnom hyper féminin et glamour ; bref, je me sentais sexy dans ses yeux.

Oui, maman, on peut se sentir hyper sexy à douze ans, ne flippe pas si tu lis ce cahier ! Sexy ne signifie pas PAC (prête à coucher). Pardon, chers lecteurs et lectrices, pour cette parenthèse, mais si je meurs demain, que je me fais tuer par une bande de religieux intégristes après avoir rédigé mes Mémoires de jeune fille dérangée, je préfère prendre quelques dispositions à destination de ma famille.

Mais revenons en Corse.

Les cigales, la chaleur moite, la scène, la mer, la musique et Antoine, absolument divin dans son t-shirt *Fuck the police*. Il ne restait plus qu'à ATTENDRE qu'il vienne danser avec moi ou m'inviter à boire un jus de fruit. Je me suis enracinée avec une copine de vacances à quelques pas de la piste de danse et j'ai patienté, ne quittant pas Antoine des yeux. J'étais prête ! "Prête à emporter", comme dans les contes merveilleux ou les fast-foods modernes. Je crois que c'est cette nuit-là que j'ai commencé à invoquer les fées du monde entier. Le fruit de mon désœuvrement, sans doute.

Bien installée en bord de piste, j'ai observé Antoine boire une bière en cachette de son père. Ensuite, je l'ai vu danser le pogo avec ses trois copains. Hilarant ! Enfin, j'ai assisté à son approche directe et frontale d'une fille absolument divine. Tragique ! Il est allé vers une Anglaise de passage. Il a ri, elle aussi. Les dents de la fille avaient l'air fausses et un poil vampiriques tant elles étaient blanches. Il l'a invitée à danser pour rire, c'est-à-dire à bouger stupidement sur une musique des années 1980. Ensuite, il lui a pris la main. Puis le bras, puis la bouche pendant au moins une heure, avant de déposer ses mains sur ses fesses et de l'entraîner vers la mer comme une lame de fond. Voilà. Une fois de plus, le prince avait bien emporté une fille, mais ce n'était pas moi. Ma copine de vacances a fini par sortir avec un plus petit qu'elle et moi je suis retournée vers le mobile home, tête basse et rêves dans les tongs.

Bon, il est vrai que je ne suis pas rentrée directement. Je dois avouer que j'ai fait un petit détour. Que je n'ai pas pu m'empêcher d'aller les épier en bord de mer. La jalousie sans doute. L'envie d'y croire encore. Mon caractère volontaire, aussi. C'était pitoyable. Je me suis cachée derrière les pins et j'ai regardé Antoine faire bouger la fille dans tous les sens. On aurait dit une liane, cette Anglaise. Une cordelette autour du corps de mon bien-aimé. Pour me venger, j'ai foncé vers eux, singeant la surprise.

— Salut, Freda ! m'a dit Antoine. Qu'est-ce que tu fous là ?

— Je me balade. Il fait chaud...

— T'as pas une clope ?

— Non.

— Dommage. Bon, ben salut...

Fin de notre échange. L'Anglaise se contentant de sourire bêtement, les dents au vent.

Le bilan de ma soirée était catastrophique. Antoine sortait avec une fille qui ne parlait pas sa langue, mais avait le privilège de la goûter ; je n'avais rien à lui offrir, même pas une cigarette, et il m'avait congédiée comme une moins que rien. La plupart des filles de douze ans seraient retournées directement se coucher, pleurant sur leur sort et rêvant à une prochaine possibilité d'amour. Moi, comme d'habitude, j'ai œuvré autrement. Je suis de nature entêtée, du genre à ne jamais baisser les bras. Mon entêtement m'a conduite à m'enliser encore davantage. J'ai filé au bal et j'ai quémandé une cigarette pour revenir l'offrir à mon héros.

— Antoine ?

— Encore toi ? Qu'est-ce que tu veux ?

— J'ai une clope, j'avais oublié que j'en avais une...
Enfin si tu la veux...

— Merci, cool. Bon, ben, salut...

Il m'a de nouveau congédiée comme une domestique. J'en ai conclu que la générosité n'était pas pour les garçons un atout de séduction suffisant et, dépitée, je suis rentrée dans le mobile home familial.

Le lendemain, Antoine et moi glissions de nouveau côte à côte sur l'eau avec dextérité et grâce. Toutefois, il continua tout le reste du séjour à me taper dans le dos comme on le fait avec un bon copain de foot.

Cet épisode marqua la fin d'une période de ma vie : désormais, je ne croyais plus aux contes de fées.